

Stuttgart, 13 octobre 1881.

Mon pauvre, pauvre Eugénie.
Depuis hier, que j'ai appris la
perte irréparable que tu viens de
faire, mon pauvre cœur bien-
aimé, je suis dans une
grande tristesse et ma pensée
n'a pas quittée pendant ces
24 heures. Je comprends très bien
toute ta désolation et ton déses-
poir, en voyant ton cher
Gustave enlevé à l'aimer,
à la tendresse de sa nombreuse
famille. C'est par notre chère
et bonne maman toujours prête
à écrire, quoique bien fatiguée,
que j'ai appris la nouvelle
qui nous plonge de nouveau
dans le deuil. D'après sa lettre,

ton cher Gustave a encore bien souffert pendant deux mois ! Les moments d'angoisse ont dû être terribles pour toi, ma chère sœur, toujours présente pour soigner ton cher malade. Tu es bien éprouvée, ma chère Angéline ! Et tes pauvres enfants ! Les amis ~~autres~~ doivent comprendre l'étendue de la peine qu'ils viennent de faire ; je suis sûre aussi qu'ils redoubtent de tendresse et d'affection auprès de leur bonne mère qui a bien besoin de consolation. Mais de tout mon cœur, je désire que le courage ne l'abandonne pas, afin d'accomplir la tâche difficile que tu as, d'élever ta famille encore bien jeune. Heureusement que tu te trouves entourée de ta famille, de bons parents, de frères et de sœurs, et que chacun se mettra de

Mon amie bien sincère et dévouée.

mon amie bien sincère et dévouée.

siens pour te soulager. Si je le pou-
vais, je me rendrais bien vite auprès
de toi. Parmi tes amis, j'en
connais plusieurs de bons et dévoués
qui, dans ce moment, plus que
jamais, s'occuperont de toi.

Ta lettre du commencement d'août,
je l'ai reçue à Brick, je
l'en remercie bien.

Sais que je le dis, n'est-ce pas?
tu sais que je forme les vœux
les plus sincères pour la prospérité
de ton collège. Pour les trois ou
quatre mois que tu l'as fondé,
je trouve le nombre d'élèves
bien gentil. Dans cette nouvelle
occupation, j'espère, ma chère
Suzanne, que tu trouveras la
satisfaction, et la consolation dont
tu es tant besoin.

Un cœur qui comprend tout ton
malheur et qui t'aime bien,
je t'embrasse bien bien fort,

Sabine.

Ma bien aimée sœur

Hier, voir, j'ai écrit cette lettre pendant l'absence de Franz, et, après, j'en laisse cette page en blanc, afin qu'il y ajoute quelques mots pour toi. Mais aujourd'hui, il s'est réveillé assez fatigué, et me charge de te dire qu'il comprend parfaitement toute l'étendue de ton chagrin, qu'il y prend une vive part. Ta famille est nombreuse, et encore à élever, car elle est bien jeune, tu ne manqueras donc pas de soucis et de tourments, mais aussi tes enfants par leurs caresses, gentillesces et prévenances, te feront d'une grande consolation. Franz te serre donc affectueusement la main, en embrassant tes enfants. — Aujourd'hui comme hier, et comme toujours, je me dis, Ta sœur et amie

Sabine.